

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME UNE ÉDITION ORIGINALE QUI
COMPREND : UN EXEMPLAIRE SUR JAPON DES MANUFACTURES
IMPÉRIALES, NUMÉROTÉ I ET VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
PUR FIL BLANC DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, NUMÉROTÉS
DE 1 A 20

CE VOLUME, LE QUATORZIÈME DE LA COLLECTION « MAÎTRES DES
LITTÉRATURES » A ÉTÉ ACHÉVÉ EN JANVIER M.CM.XXXIII LA
GRAVURE DES PLANCHES PAR LA SOCIÉTÉ DES ARTS PHOTOMÉ-
CANIQUES A PARIS, LE TEXTE PAR L'IMPRIMERIE DES PRESSES.

NIETZSCHE

par

GENEVIÈVE BIANQUIS



LES ÉDITIONS RIEDER, PARIS

7, place Saint-Sulpice, 7

U.C.L.
INSTITUT SUPÉRIEUR DE PHILOSOPHIE
Bibliothèque
Collège D. Mercier
Place du Cardinal Mercier, 14
B-1348 Louvain-la-Neuve

I. ENFANCE ET JEUNESSE

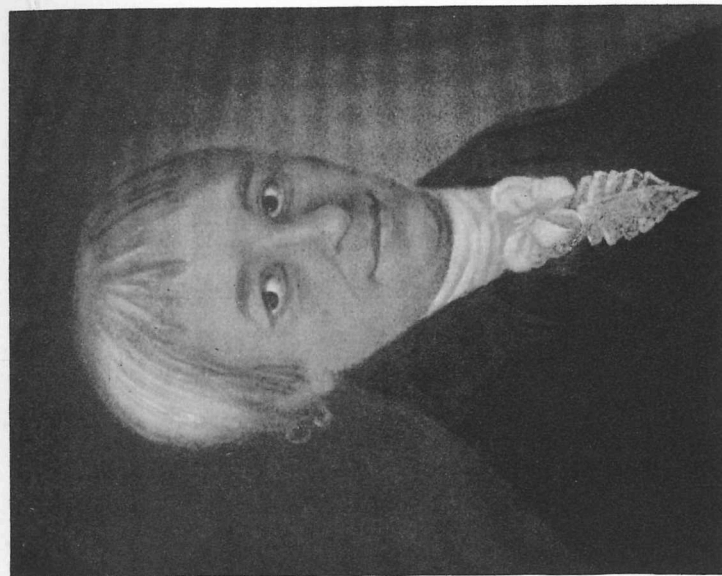
LE penseur dont la destinée était d'exercer sur le christianisme, et très spécialement sur le luthéranisme, une critique si destructrice est né d'une race de pasteurs thuriniens. Si haut que l'on remonte dans la branche paternelle ou dans la branche maternelle, on retrouve des pasteurs distingués et pieux, surintendants ecclésiastiques, prédicateurs ou professeurs. Non seulement son père, Karl Ludwig Nietzsche, mais ses deux grands-pères, son arrière-grand-père Christian Friedrich Krause, son grand-oncle Johann Friedrich Krause, ont exercé le ministère pastoral ou d'importantes fonctions ecclésiastiques en Thuringe, en Saxe, à Weimar. « Tous les presbytères de ses ancêtres ecclésiastiques, si on les juxtaposait, formeraient à eux seuls un joli village », écrit C. A. Bernoulli. Rien n'est moins sûr, en revanche, que l'origine polonaise et aristocratique dont Nietzsche se targuait volontiers.

C'est aux environs de Leipzig, sur un sol abreuvé de sang, dans le presbytère de Röcken, que Friedrich-Wilhelm Nietzsche a vu le jour, le 15 octobre 1844, fils aîné d'un père délicat et doux, d'une mère toute jeune, vive et primesautière, unis par une tendresse profonde. Après lui naquit une sœur, Elisabeth, puis un jeune frère, Joseph. Et dès 1848 le malheur s'abattait sur la rustique maison de pasteur : Karl Ludwig Nietzsche, atteint d'une lésion cérébrale, suite ou cause d'une chute faite sur le seuil de sa maison, languissait pendant des mois en proie à de terribles douleurs de tête et mourait en juillet 1849. A quelques mois de là son dernier-né le suivit. En 1850, des femmes en deuil et deux jeunes

enfants quittaient dans la nuit le presbytère de Rœcken pour aller se fixer à Naumburg, petite ville des bords de la Saale, encore enclose dans ses murs, à l'ombre de sa belle cathédrale.

C'est là que s'est écoulée l'enfance de Nietzsche, entre quatre femmes vêtues de noir, sa mère, sa grand'mère et deux tantes, et dans la compagnie joviale de sa petite sœur. Pas d'enfance plus douce, plus choyée, tant à la maison qu'au village de Pobles où l'on allait passer les vacances, chez le grand-père Œhler. Écolier plein de zèle, enfant docile et respectueux, sévère pour lui-même, irréprochable à la maison comme à l'école, précocement grave dans ses manières — ses camarades l'appelaient « le petit pasteur » — et capable de s'attacher aux jeux les plus naïvement puérils, bon nageur, patineur habile, c'est l'enfant le plus ingénu, le plus sain, et le plus heureux, somme toute, s'il peut être heureux, l'enfant à qui manquent l'affection et la direction paternelles. Il est pieux — c'est le ton de la maison — et il est imaginatif, poète, musicien, compositeur de chant sacré. Rien de tragique encore, nulle révolte, une heureuse adaptation à la vie.

En 1858, le petit lycéen de douze ans entre à la vieille et célèbre école de Pforta qui occupe dans une vallée riante les vieux bâtiments d'un couvent cistercien. La vie d'interne, austère et monacale, pèse à l'enfant qui n'avait jamais quitté le foyer. Il a plus tard jugé bien sévèrement l'enseignement secondaire et supérieur de son pays. Il a cependant su profiter d'un enseignement solide d'humanités classiques et de sciences qui n'excluait pas la littérature moderne, classique et romantique et l'initiation enthousiaste à Shakespeare. La discipline n'est pas si stricte, à Pforta, ni les programmes si écrasants, qu'ils ne permettent de vastes lectures, de la musique, des promenades, une longue, tendre et pédantesque correspondance avec la petite sœur restée à Naumburg, plus tard envoyée à Dresde pour y parfaire son éducation. De Pforta, le jeune Nietzsche dirige à Naumburg la petite société littéraire et artistique qu'il a fondée avec quelques camarades, et des essais littéraires et philosophiques en prose et en vers, des



1.



2.

Les arrière-grands-parents de Nietzsche.

1. La grand-mère



de Nietzsche.



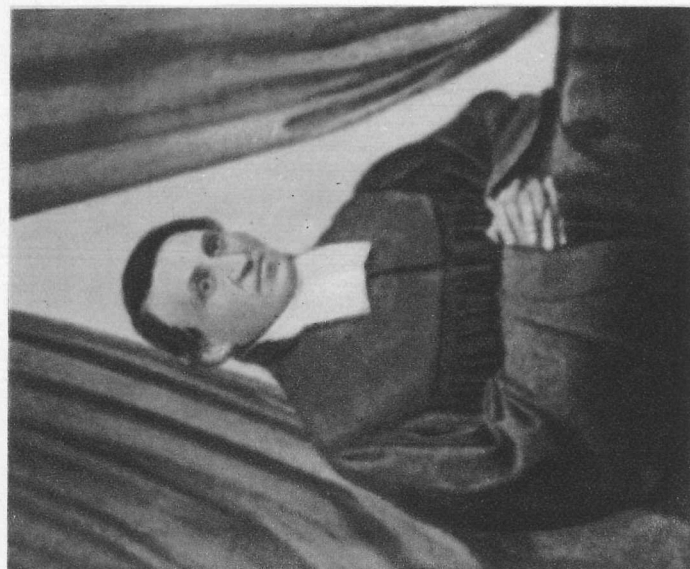
2. La maison natale.

Photo Held.

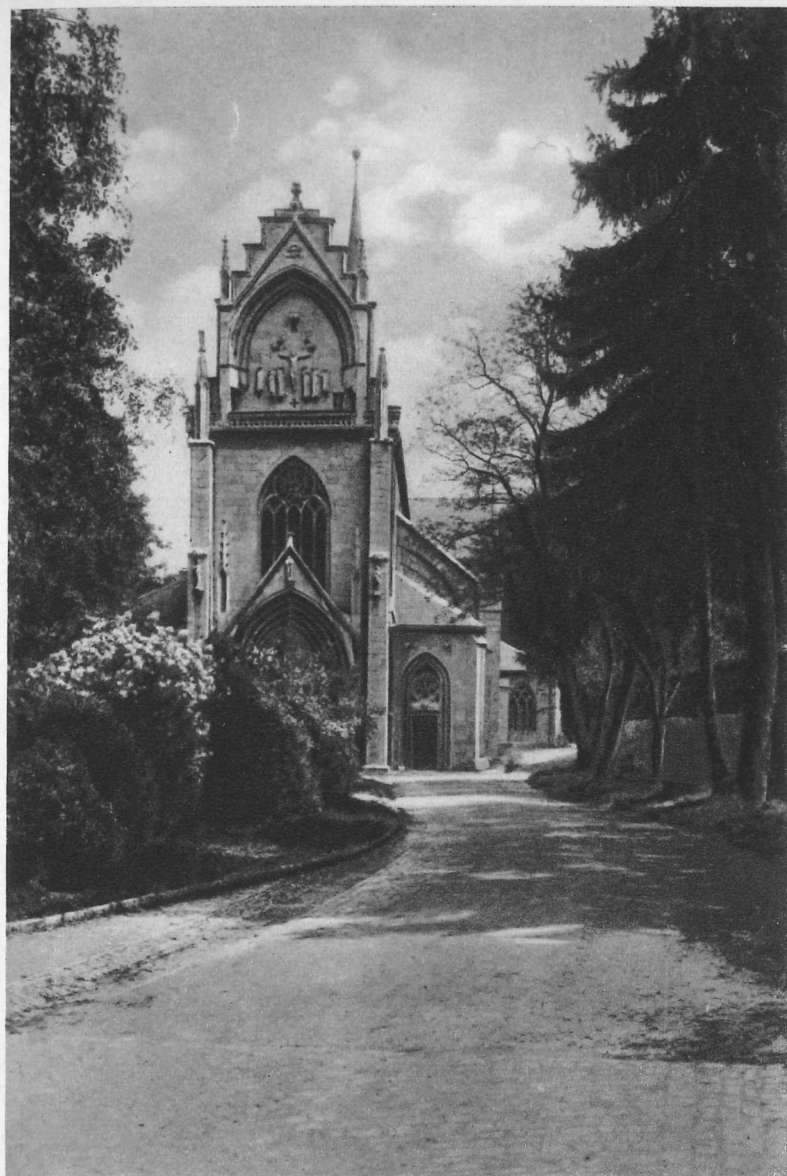


2.

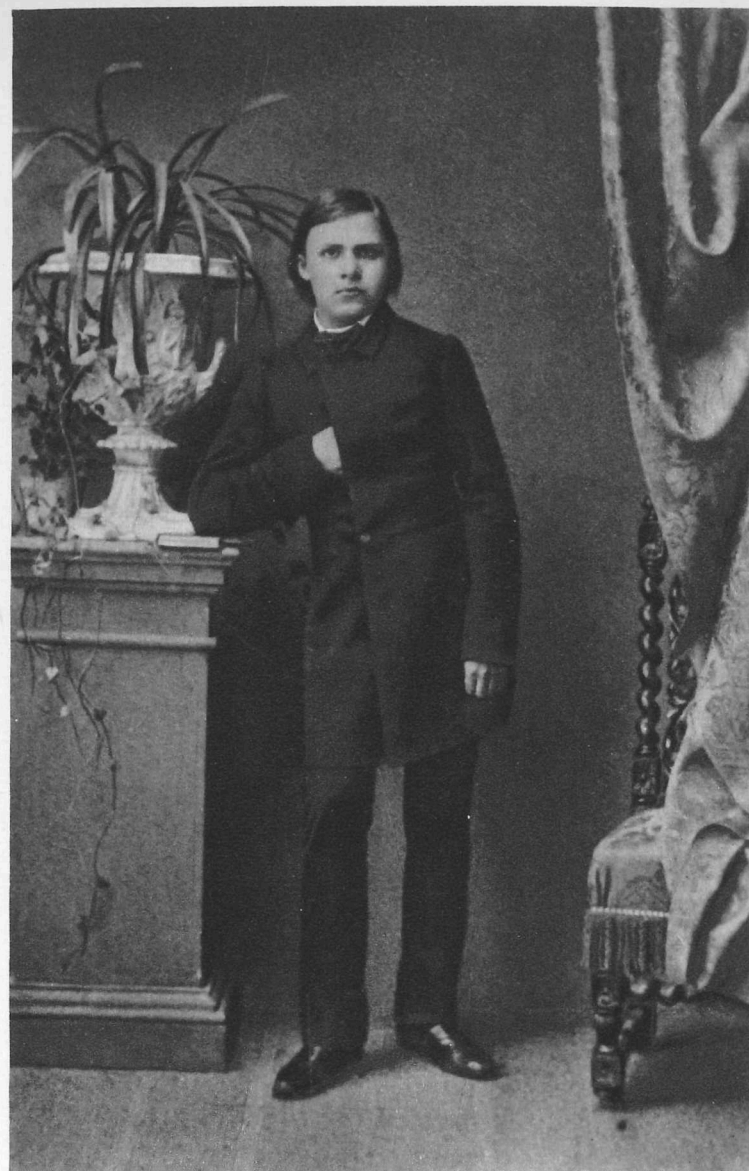
Les parents de Nietzsche.



1.



L'école de Pforta.



Nietzsche en 1861.

Photo Held.

Meine Mutter!

Lied' ich habe in diesem kleinen Jahr.
Dir auf diesem lieben Brief zu schreiben.
Ich habe auch heute etwas zu erzählen, was
dir sehr angenehm wird, nämlich das Glück
meiner Schwestern. Meinon, das 9. in
Nov. war ein sehr guter Tag, mein ganzes
aber nach Mittag um 4 Uhr fand ein
großes feierliches Fest, zu diesem
Lange Zeit vorher Vorbereitungen getroffen
waren. Zuerst gingen wir zu einer
festlichen Dinner in. Es war ein
sehr schönes und alle waren sehr glücklich.

Lettre de Nietzsche à sa mère (1869).



F. W. Ritschl.



1. Nietzsche en 1868.

Photo Held.



2. Schopenhauer.

compositions musicales, des analyses des premiers chefs-d'œuvre wagnériens témoignent de la vie de cette académie juvénile.

A dix-huit ans Nietzsche a une philosophie, s'il se croit encore chrétien. Son individualisme grave et religieux procède de Fichte et d'Emerson et se complète par cette forme si germanique de l'idéalisme qui est le culte du génie. Mais déjà, le Dieu qu'il cherche et fait serment de servir, dans des vers juvéniles et pleins de flamme, est un « Dieu inconnu ». Les idées fermentent en lui, et l'examen final du collège le consacre excellent styliste en allemand, latiniste correct, esprit préoccupé de problèmes religieux, mais faible en sciences. C'est beaucoup plus tard que Nietzsche a fait seul son éducation scientifique, mais les mathématiques lui sont demeurées fermées. Sur sa vocation il hésite : sera-t-il pasteur, selon le vœu de sa mère, ou professeur, comme ses goûts l'y poussent plutôt ? Il ne veut pas en décider encore et quitte joyeusement l'école en septembre 1864, ivre de sa liberté nouvelle et plein d'un goût enthousiaste de recherche et d'aventure intellectuelle.

Un plaisant séjour à Naumburg avec son ami Paul Deussen, un voyage pittoresque en Westphalie, puis une courte année d'université à Bonn remplissent les mois suivants. Le résultat en est plutôt négatif. Si Nietzsche a porté à Bonn la casquette bariolée du *Corpsstudent*, s'il a observé le code de la bière et s'est procuré en duel une petite balafre, il en a très vite assez de cette vie où la « liberté académique » tant prisée se manifeste essentiellement par les mauvaises mœurs, les dettes, l'ivrognerie, le tapage et l'arrogance. Un seul de ses maîtres, Ritschl, fait impression sur lui par sa rigueur critique, sa flamme intellectuelle, son besoin d'orienter vers l'affranchissement les jeunes esprits. Désormais la décision de Nietzsche est prise, il sera philologue et non théologien, comme il l'écrit à sa mère dès janvier 1865. Et quand, à l'automne, Ritschl écœuré des intrigues nouées contre lui quitte Bonn pour Leipzig, Nietzsche est du petit groupe d'élèves qui suivent leur maître dans la capitale saxonne.

Il ne faut pas dissimuler qu'un malaise mine déjà cette jeune gaité : où se satisfera son besoin de vie supérieure et de sociabilité élevée ? Sa mère, sa sœur, qui l'aiment tant, le comprennent mal. Ses quelques amis très fidèles ne suivent pas toujours l'audacieuse démarche de sa pensée. Les étudiants allemands dans leur ensemble, future élite du pays, c'est donc cette cohue bruyante et fanfaronne de piliers de brasserie, de bretteurs et de médiocres plaisantins qui plus tard assagis donneront une bourgeoisie philistine, un fonctionnarisme docile et routinier ?

Nietzsche se sent seul et déprimé. Son destin, à ce qu'il affirme, a pris « une teinte noire ». Nourri de la musique mélancolique de Schumann, déjà connaisseur de la musique wagnérienne, il est prêt aux deux grandes rencontres qui l'attendent à Leipzig : Schopenhauer, Richard Wagner.

Mais à Leipzig, il a d'abord beaucoup travaillé. Sous la direction énergique et ambitieuse de Ritschl, il s'est initié largement et méticuleusement tout ensemble aux méthodes d'une stricte philologie. Ses travaux sur Théognis de Mégare, Suidas, Homère et Hésiode, Simonide, Diogène Laërce s'attachent à des questions épineuses et spéciales sans que la réflexion du jeune savant perde jamais de vue les grands problèmes qui serviront de leitmotiv à toute son existence ultérieure : Comment se fait la science et à quoi sert-elle ? Comment s'établit et dure la vie de l'esprit ? Quels dangers la menacent ? Où et comment peut-elle renaître après de passagères défaites ? Comment se transmet-elle ? Et sur tant de questions qui sont un tourment intérieur très aimé, une illumination soudaine se fait, le jour où chez le bouquiniste Rohn une voix où Nietzsche reconnut « je ne sais quel démon » lui souffla : « Emporte ce livre. » Le livre était *le Monde comme représentation et volonté*, de Schopenhauer. Il y trouva la lumière qu'il cherchait confusément : celle qui d'abord l'éclaira sur lui-même et sa mission, puis lui découvrit, à ce qu'il pensa, le sens de l'univers. Non, ce n'était pas orgueil morbide que de se sentir différent de tous, appelé à redresser les voies d'une civilisation

fourvoyée. Un des plus grands penseurs du passé lui confirmait que cette tâche est proprement celle de la philosophie. Rien dans l'homme ni dans l'activité de l'homme ne doit échapper à ses prises. Et si le mal est grand partout, la douleur universellement répandue, c'est que la souffrance des mondes est justement d'aspirer à une lumière d'intelligence que vient obscurcir sans cesse l'essor tumultueux et ténébreux de la vie instinctive. La sagesse est de se détacher intérieurement d'une vie aussi pleine d'illusion, de renoncer à l'action et de se consoler par la création d'images sereines, affranchies du réel, donc libres et pures, mais capables, par leur séduction irrésistible, d'agir tout de même sur le réel et de le former à leur modèle.

Cette sagesse schopenhauérienne séduit profondément le jeune philologue impatient des disciplines strictes de sa spécialité, l'âme rêveuse et musicienne, mais impérieuse aussi, qui trouvera bientôt dans l'œuvre et dans la personne de Richard Wagner la vivante réalisation de ce que Schopenhauer a préfiguré. Il est donc schopenhauérien, dans une thèse refusée par la Faculté sur *les Schèmes fondamentaux de la représentation*, dans les lettres par lesquelles il tente de convertir ses amis, Gersdorff, Romundt, Kleinpaul, à sa foi nouvelle ; et l'un d'eux au moins, le meilleur, Erwin Rohde, passe avec enthousiasme au schopenhauérisme.

Cependant les événements politiques ne le laissent pas indifférent ; il est à cette époque prussien de cœur, et bismarckien, il souhaite passionnément l'unité allemande sous une direction prussienne et non autrichienne, déplore qu'en 1866 une épidémie de choléra empêche Bismarck de pousser à bout ses plans en affrontant la guerre avec la France. Dès 1867, cet enthousiasme patriotique est tombé, et c'est un peu malgré lui que Nietzsche est incorporé comme canonnier de deuxième classe dans une batterie à cheval. Mais, en philologue, il fait consciencieusement son dur métier et tâche d'en tirer le profit moral et physique qu'il comporte, lorsqu'un douloureux accident de cheval, suivi de fièvre, de suppuration (il a eu le sternum brisé, une côte enfoncée), et

d'une longue convalescence, interrompt définitivement sa carrière militaire. 1868 le laisse à Naumburg plongé dans de minutieux travaux philologiques mais plus préoccupé encore de philosophie générale et de propagande schopenhauérienne ; cette fois, il convertit jusqu'au pasteur principal de Naumburg. Un dernier semestre à Leipzig le ramène auprès de son maître Ritschl et le met pour la première fois en présence du génie qui, pour des années, le marquera si fort à son empreinte, Richard Wagner. Mais sa vie d'étudiant touche à son terme ; Ritschl se préoccupe d'assurer à son élève favori une chaire où il pourra sans tarder donner sa mesure ; après avoir fait décerner à Nietzsche le titre de docteur, sans thèse, pour l'ensemble de ses travaux, il écrit à Bâle : *C'est un génie*. Dès janvier 1869 le jeune savant, déjà illustre à vingt-quatre ans, est appelé à l'université de Bâle comme professeur-adjoint de philologie classique.

II. LES ANNÉES BALOISES

AVEC quelle satisfaction naïve le jeune professeur annonce à sa mère, à ses amis, cette dignité nouvelle ! Et que ne se promet-il pas du voisinage de Wagner, établi près de Lucerne à Tribtschen, sur les bords du lac ! Bâle même lui offre les ressources de sa vieille culture humaniste, transmise depuis le ^{xv}^e siècle par des dynasties de savants, les Bernoulli, les Heusler, les Staehelin, les Burckhardt et solidement appuyée sur un patriat fastueux et éclairé. A l'université, il trouve des maîtres glorieux, les Suisses Rüttimeyer, J. J. Bachofen et Jakob Burckhardt, les Allemands Moritz Heyne, Rudolf Eucken, Schönberg. Dans un labeur très astreignant — six heures par semaine à l'université, plus six heures dans la classe supérieure du lycée —

Nietzsche se montre professeur scrupuleux autant que brillant et acquiert l'expérience directe de l'enseignement secondaire et supérieur dont il fera plus tard une si âpre critique. Il est homme du monde aussi, fréquente les salons et les cercles universitaires où il se montre causeur étincelant et jovial — « un véritable boute-en-train », nous dit un témoin. Mais le profit principal de ces dix années de Bâle, c'est le voisinage de Tribtschen et l'intimité tendre et cordiale de Richard et de Cosima Wagner.

Beaucoup plus tard, après toutes les amertumes d'un long dissentiment, d'une rupture et de passes d'armes qui n'avaient pas toujours été courtoises, Nietzsche ne pouvait parler de cette période qu'avec vénération. De tout le reste de son existence il eût fait bon marché, sauf de ces années remplies d'un bonheur inouï, les seules qu'il n'eût pas consenti à rayer de sa vie, « jours de confiance, de sérénité, de hasards sublimes, d'instantanés profonds... Sur notre ciel jamais n'a passé un nuage... Jamais, sans la musique de Wagner, je n'aurais supporté ma jeunesse... » Tout se trouve ici réuni, dans cette simple maison de campagne égayée de gracieux enfants, en face du lac et des cimes alpestres chevauchées de nuages : le maître génial et le disciple enthousiaste, un génie jeune, ébloui par la maturité d'un autre génie ; une femme entre eux, et quelle femme : — l'ardente fille de Liszt et de Mme d'Agoult, passionnée, altière, qui vient de briser le cœur loyal de Hans von Bülow pour suivre dans sa solitude le maître plus grand auquel elle s'est vouée, pour qui elle brave sans hésiter les préjugés et l'opinion. Une affectueuse familiarité se noue entre ce ménage d'artiste et le jeune professeur. Il a bientôt sa chambre dans la maison, qu'il habite fréquemment du samedi au lundi ; il se charge obligeamment de messages et de commissions pour Bâle, achète les cadeaux de Noël des enfants, surveille l'impression de l'autobiographie de Wagner et en corrige les épreuves. Mais surtout une communion enthousiaste l'unit au grand magicien en qui il découvre le rénovateur possible d'une civilisation malade, le mage schopenhauérien qui par une sug-

gestion puissante de grandeur et de passion affranchit les cœurs, restaure l'âme humaine dans son intégrité et dans sa vigueur, annonce, par la contagion d'héroïsme que son œuvre propage, un âge nouveau, une Grèce nouvelle. L'helléniste et le schopenhauérien frémissent en Nietzsche quand il écrit à son ami Rohde : « Schopenhauer et Goethe, Eschyle et Pindare, je te le dis, vivent encore. »

Sitôt conquis, Nietzsche veut conquérir à son tour : à Deussen, à Gersdorff, à Rohde il écrit son enthousiasme. A l'université même, de surprenantes leçons sur le drame musical grec, sur Socrate et la tragédie, préludent au grand livre des années suivantes où l'on verra la tragédie naître du génie de la musique. Ce qui se prépare obscurément, ce sont des déchirements nouveaux : il est un philologue, mais un philologue artiste — et son vieux maître Ritschl le reniera et sera renié par lui ; il est un wagnérien, mais un wagnérien philosophe — le jour où sa pensée, momentanément livrée à la magie de la musique wagnérienne, se redressera pour reconquérir son indépendance, ce sera la rupture plus cruelle avec Wagner et avec Cosima.

En 1870 la bourrasque se déchaîne. C'est la guerre avec la France, celle que Nietzsche a souhaitée. Cependant il a beau faire, il n'arrive pas à partager la haine pharisaïque de la France qu'étaient au jour Wagner et Cosima, fille d'une Française, élevée à Paris. D'ailleurs la nationalité suisse pour laquelle il a dû opter lui interdit de prendre les armes. Il sera donc infirmier, et c'est à l'arrière qu'il suivra les armées. Il voit Wissembourg, Wœrth, Haguenau, Lunéville, Nancy et Metz. Il connaît, pour les avoir vus, les charniers des champs de bataille, mais il se souviendra toujours de ces convois d'artillerie qui passaient au grand trot, dégageant une telle impression de force, exprimant avec tant d'éclat la passion de vaincre et de dominer. Plus tard, ramenant en Allemagne un convoi de grands blessés, il lui semble plonger aux abîmes schopenhauériens de la tragédie : l'illusion, la volonté, la douleur. Et ses expériences de guerre finissent

rapidement par une maladie grave, diphtérie et dysenterie contractées dans un train de blessés et de malades. Il semble que sa santé ait été définitivement compromise par cette crise ; désormais la douleur physique sera sa compagne assidue.

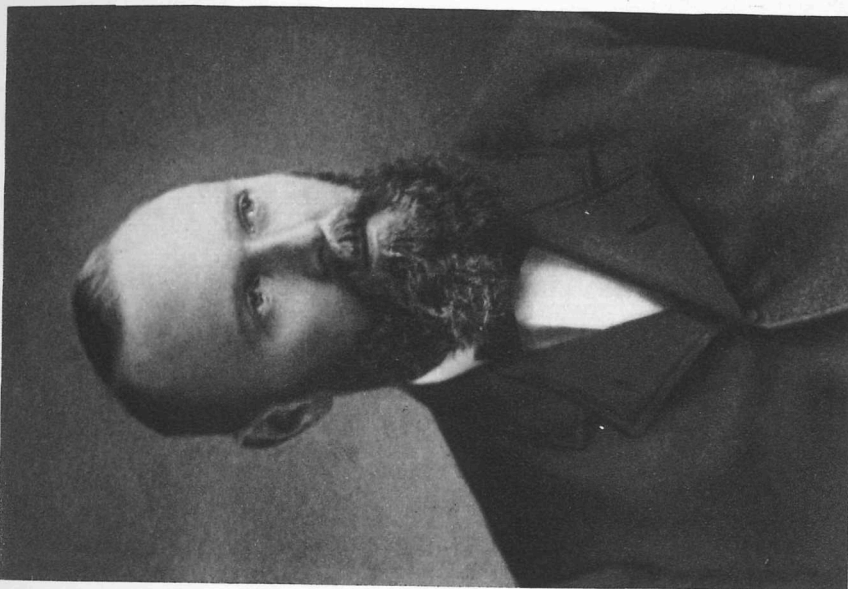
Lentement il se guérit, et lentement il se déprend de sa griserie patriotique. La préface de la *Naissance de la Tragédie* est bien belliqueuse encore. Mais à Tribtschen déjà on se méfie de son loyalisme ; on lui en veut de parler parfois de la force et de la bravoure de l'armée française ; on ne lui montre pas l'opéra-bouffe dans lequel Wagner n'a pas craint de tourner en dérision les Parisiens assiégés et affamés ; il ne contresignerait sans doute pas la lettre par laquelle Cosima souhaite que son mari insiste auprès de Bismarck pour que l'on hâte le bombardement de Paris. Nous le voyons au contraire, en mai 1871, verser des larmes à la nouvelle, d'ailleurs fausse, de l'incendie du Louvre par la Commune.

Cependant la maison de Tribtschen lui demeure accueillante. Il retrouve à Bâle des amis anciens et nouveaux, Erwin Rohde, l'helléniste, son frère en Schopenhauer, Overbeck, le théologien sceptique auquel il a dû l'essentiel de son savoir exégétique, l'ami de toute les années ultérieures. Et la jeune sœur de Nietzsche, gracieuse et blonde fée, vient s'installer à Bâle pour y gérer le ménage de son frère.

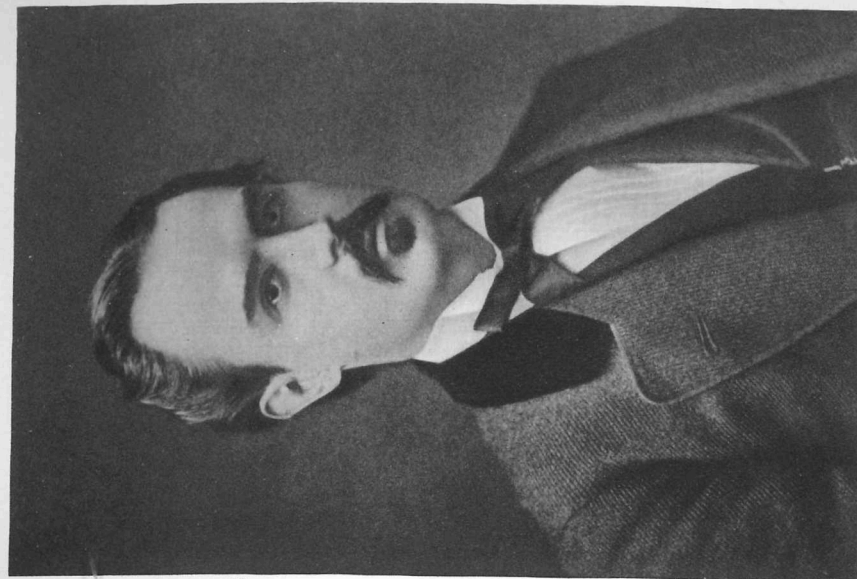
Entre Wagner et Nietzsche, l'échange des pensées se poursuit et le problème de la tragédie ou du drame musical en fait le centre, car Wagner, qui achève sa *Tétralogie*, se croit l'héritier authentique des tragiques grecs. Or il arrive que Nietzsche, faisant l'étude critique de l'œuvre musicale et théorique du maître, en aperçoit un à un les points faibles. A la lumière des fortes études de Jakob Burckhardt sur la cité grecque, il lui apparaît que Wagner n'a pas pénétré le secret de la fameuse sérénité grecque ; moins harmonieuse et moins spontanée que Goethe ou Humboldt ne l'imaginaient, cette sérénité a dû reposer sur un fond de pessimisme et de désespoir, d'instincts sauvages et de mysticisme

oriental, domptés à grand'peine par un génie, plus fort encore, d'ordre et de clarté, peut-être d'illusion volontaire. « Combien ce peuple a dû souffrir pour devenir aussi beau ! » Une théorie de l'ivresse et du rêve, du dionysisme et de l'apollinisme, se dessine en lui ; théorie aventureuse et séduisante, mais très étrangère à Wagner, bien que l'œuvre wagnérienne lui serve, avec la tragédie grecque, d'illustration. Tel est en lui l'enthousiasme de la découverte qu'il en essaie d'abord une traduction poétique ; ce sera le drame d'*Empédocle*, inachevé, première figure de *Zarathoustra*.

Empédocle, le philosophe pessimiste, hésite entre une philosophie de l'illusion, qui justifie la vie, et une philosophie du vrai, qui la condamne. La peste régnant dans la cité, il prêche la mort volontaire, mais ne trouve pour le suivre dans le cratère de l'Etna qu'une femme au grand cœur, Corinne, et un humble animal. Cette Corinne, fidèle à la véritable philosophie, qui est-elle ? Dans un drame qu'Empédocle a fait représenter pour tenter une médication des courages par l'art tragique, il a joué lui-même le rôle de Dionysos, Corinne celui d'Ariane. Ariane, Thésée, Dionysos : le drame de l'abandon et de la fascination dionysiaque. Un secret très personnel se cache ici. Ariane est le nom que l'on donnait à Cosima dans l'intimité. Elle venait de quitter son Thésée, il est vrai, et non d'être quittée par lui, mais elle suivait maintenant, éblouie, le dieu des mystères, le maître de la vie et de la mort, Wagner-Dionysos. Nul doute qu'elle ne l'eût suivi dans la mort, pour peu qu'il l'eût désiré ; mais ils avaient l'un et l'autre mieux à faire. Ainsi, dans la pièce, Corinne-Ariane suit sans défaillance Empédocle-Dionysos. Il semble donc que le drame soit une glorification de Wagner et de Cosima. Il est peut-être tout autre chose. « Qui sait à part moi qui est Ariane ? Personne jusqu'ici n'a eu la solution de ces énigmes. Je doute que personne ait soupçonné ici des énigmes, » écrira Nietzsche en 1888. De place en place reviennent dans son œuvre des allusions à cette mystérieuse Ariane, à ce Dionysos au-



1. K. von Gersdorff.



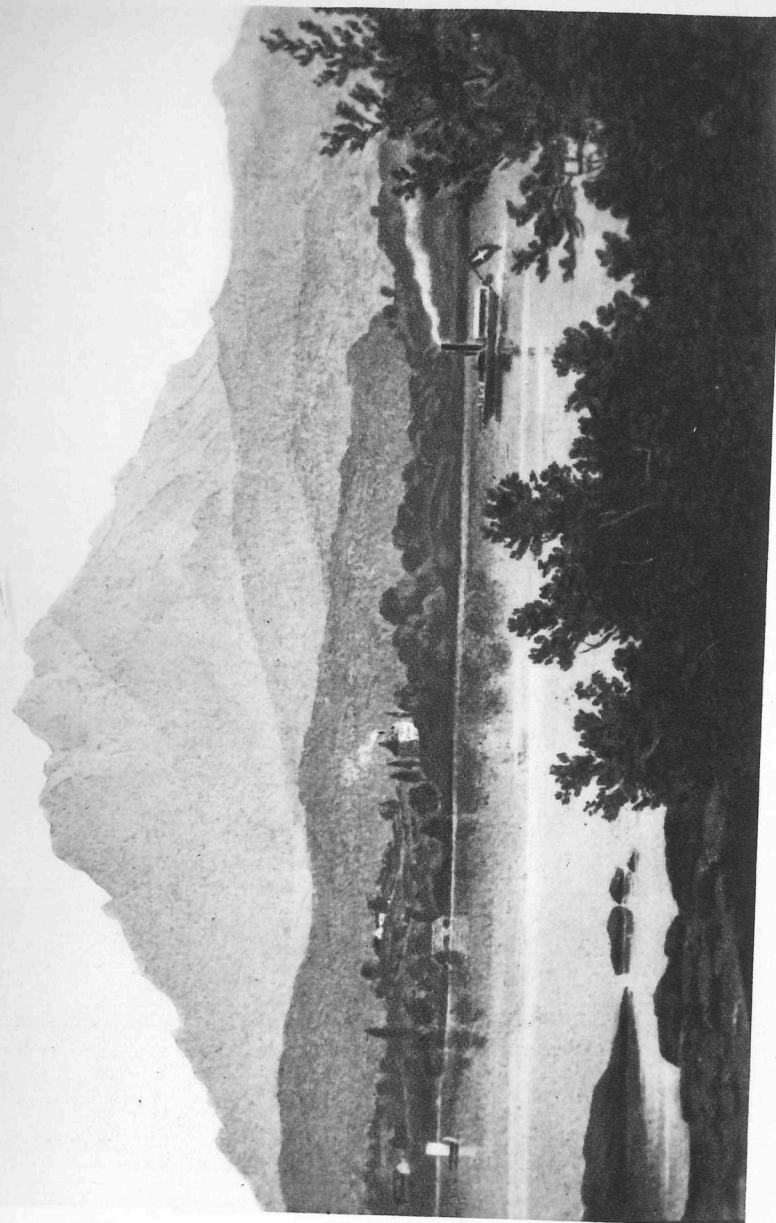
2. Erwin Rohde.



1. Franz Overbeck.



2. La maison de Bâle.



Tribtschen.



Wagner et Cosima en 1870.

quel il se sent de jour en jour plus semblable, jusqu'au jour où, dans le naufrage de sa raison, il envoie à Mme Cosima Wagner ce billet stupéfiant et candide : « Ariane, je t'aime. Dionysos. »

Il y a donc eu, entre Wagner et Nietzsche, autre chose que des litiges à propos de la tragédie, de la théorie du rythme, de l'interprétation de Beethoven, autre chose que la susceptibilité ombrageuse de l'un et de l'autre, du maître qui s'est cru trahi, du disciple qui s'est cru pillé : une rivalité secrète auprès d'une femme éminente que Nietzsche a passionnément admirée jusqu'au bout et qu'il a rêvé un temps d'arracher aux enchantements wagnériens par des sortilèges plus forts. Mais de quels sortilèges disposait-il ? De sa pensée audacieuse et libre ; et quelle femme a jamais préféré la pensée libre à la musique, le raisonnement juste à l'incantation toute-puissante des sons, la lointaine ambition intellectuelle à ce règne immédiat et absolu qui est celui du musicien sur les cœurs et sur les sens ? Cosima s'était faite, librement, depuis des années, la compagne, l'aide et l'inspiratrice d'un maître qu'elle vénérât à l'égal d'un dieu. Depuis plusieurs années déjà elle administrait la maison, les affaires, les intérêts, la gloire même de Wagner. Elle tenait à lui en raison même des sacrifices qu'elle lui avait faits, du fils qu'elle lui avait donné, des luttes menées en commun, de tout ce qu'elle avait mis à son service d'énergie, de finesse, de diplomatie, d'endurance. Et Wagner savait récompenser magnifiquement, en attentions ingénieuses, en paroles et en musique, cette tendresse adorante et militante. Il n'est pas douteux que Nietzsche, avec toute sa gentillesse, son brio dans la conversation et son talent au piano, ses madrigaux et ses études philologiques dédicacées, n'a gagné auprès de Cosima qu'une amitié un peu protectrice, désireuse avant tout de conserver au maître le plus brillant de ses disciples. D'ailleurs les extraits de son livre sur les Grecs, qu'il lisait à Wagner et à Cosima, les plongeaient dans la perplexité et le scandale ; tout leur idéalisme traditionnel se révoltait ; comment oser attribuer à Socrate, à Platon la décadence de la tragédie et le déclin

de l'humanité grecque ? Cependant, quand le livre paraît, en 1872, restreint au problème de la tragédie, tout scintillant de citations wagnériennes, il se révèle plutôt encore comme un manifeste en l'honneur de Wagner que comme un traité de philologie. Le ton est celui de l'enthousiasme : « Que personne ne cherche à humilier notre foi dans la renaissance future de l'antiquité hellénique ; car cette foi seule nous permet d'espérer que l'esprit allemand peut encore être rénové et purifié par la flamme magique de la musique. » On comprend pourquoi la préface affirme que le problème de la tragédie est un problème essentiellement allemand. Nietzsche l'aborde, nourri de tout ce que la science hellénique des Allemands a élaboré depuis cent ans ; il n'ignore ni la Grèce harmonieuse et noble de Winckelmann et de Goethe, ni l'interprétation romantique des Grecs, ni les théories des folkloristes plus récents, ni les articles de Liszt sur la musique symphonique et dramatique de Berlioz. Les deux explications de la tragédie, par l'esprit ordonnateur d'Apollon ou par le génie dionysien, il les joint, dépassant les généralisations audacieuses de Friedrich Schlegel et d'Otfried Müller ; la formule depuis longtemps préparée par les travaux des hellénistes allemands, c'est lui qui la dégage avec un incomparable éclat : Apollon et Dionysos, le rêve et l'ivresse, la clarté et la passion, le beau et le sublime, deux forces de l'âme qui se disputent la vie intérieure, l'art, la vie sociale et l'histoire, et qui n'apparaissent réconciliées que dans les rites calmes et cruels de la tragédie attique. A la surprise et au scandale des maîtres de Nietzsche et de ses collègues, le livre n'a rien d'un traité d'érudition ; c'est un hymne d'enthousiasme et de foi, de fond pessimiste et schopenhauérien ; mais sur l'abîme de la douleur universelle il fait lever par deux fois une vision consolatrice : la tragédie grecque, le drame musical de Richard Wagner. Nouveau scandale, car la musique wagnérienne en est encore à lutter contre l'opinion. Et voici qu'en termes solennels elle est prônée comme le vrai remède aux maux d'une civilisation anémiée et viciée. C'est à elle qu'est échu le

rôle qui a été celui de la tragédie grecque : transposer en termes sublimes, en visions parfaites, l'émotion religieuse d'une foule croyante, rendre aux hypercivilisés que nous sommes le sens du beau et celui du sublime, l'enthousiasme et le rêve, tout ce qui libère en nous les forces élémentaires et collectives desséchées par l'abus de la raison, tout ce qui charme et maîtrise l'informe douleur d'exister qui sanglote au fond des choses. Nietzsche, sans doute, tient à sa théorie de la tragédie, née du chœur des satyres qui accompagne le cortège et la passion de Dionysos ; elle n'est qu'un fragment du grand livre sur les Grecs qu'il projetait alors. Mais son mobile immédiat et efficace, c'est sa foi schopenhauérienne et wagnérienne, son besoin de prosélytisme pathétique, hérité de sa lignée pastorale. Il se sent pressé de montrer aux Allemands, grands dans la guerre, hésitants dans la paix, où est le chemin de leur véritable grandeur : qu'ils renoncent aux platitudes de l'optimisme socratique, qu'ils prêtent l'oreille à cette voix douce et ininterrompue du lied allemand, jaillie des profondeurs de l'âme populaire, protestation du sentiment contre un rationalisme desséchant ; de cette musique intime soudain magnifiée vont émerger les flots de la grande symphonie, et les visions héroïques du drame wagnérien. Le miracle grec va se reproduire. Pour la deuxième fois la tragédie va naître du génie même de la musique « Un jour le chevalier se réveillera dans l'aube fraîche qui succède à son sommeil fabuleux ; alors on le verra tuer les dragons, terrasser les nains perfides, réveiller Brünnhilde ; et l'épée même de Wotan ne saurait entraver sa course... »

Ritschl fut consterné de cette façon nouvelle de faire servir la philologie à la propagande wagnérienne. Une petite guerre s'alluma entre Wilamowitz-Moellendorf, tout jeune encore, et Erwin Rohde, champion irascible de son ami. Wagner et Cosima touchés remercièrent, mais non pas peut-être avec l'effusion que Nietzsche aurait attendue d'eux. Cependant les six derniers mois du séjour de Wagner à Tribbschen (octobre 1871-avril 1872) sont

l'apogée de cette haute amitié. Jamais l'entente n'a été plus étroite, l'affection plus enthousiaste, l'espoir plus radieux. Platon les occupe, et Bayreuth, rêve dont la réalisation semble proche. Bientôt le maître et sa famille vont quitter Tribtschen pour se fixer à Bayreuth et surveiller la construction du théâtre. Un jour d'avril 1872, Nietzsche ne trouve plus que Cosima seule dans une maison à demi démeublée. Incapable d'exprimer en paroles le désespoir qu'il éprouve, il ouvre le piano et dans une improvisation déchirante déverse tout ce qui s'agite en lui de tendresse, de détresse et de douleur.

Il a connu encore quelques fêtes wagnériennes : la pose de la première pierre, suivie du concert où R. Wagner dirigea le *Kaisermarsch* et la *IX^e symphonie* ; l'atmosphère unique de cette foule fervente où les plus grands noms de l'art allemand acceptèrent avec joie un rôle de choriste ou de musicien d'orchestre. Convie par Hans von Bülow à la première de *Tristan* à Munich, Nietzsche a sangloté d'émotion sous cette puissante et pénétrante incantation d'amour et de douleur. Après un voyage d'automne dans l'Engadine, il a retrouvé à Strasbourg Wagner et Cosima pour de longs entretiens pleins de douceur. Cependant des malentendus se creusaient entre eux : on continuait à n'estimer en lui que le champion du wagnérisme, et Nietzsche se sentait blessé dans son orgueil d'helléniste, de penseur et de poète ; il croyait avoir, lui aussi, quelque chose à dire, et ses amis les plus proches semblaient n'entendre jamais son message ; de dépit ou de déception, il éludait longtemps une visite promise à Bayreuth, puis s'y rendait avec Rohde à Pâques 1873. Le livre récent de David Friedrich Strauss sur *l'Ancienne et la Nouvelle Croyance* défrayait alors toutes les conversations ; et sans doute Nietzsche était-il d'accord avec Wagner et Cosima pour reconnaître dans ce livre la médiocrité du sentiment esthétique, la platitude du jugement musical. Mais quant au fond, n'était-il pas déjà plus près du rationalisme de Strauss que du mysticisme où la fille de Liszt tâchait d'attirer son mari ? Les études des dernières années l'ont entraîné loin

du wagnérisme, dans des régions de science positive neuves pour lui : astronomie, physique générale et biologie, histoire et critique des religions. Par amitié pourtant, mais dans un sentiment déjà hésitant, pour consoler Wagner ulcéré et Cosima scandalisée, il part en guerre avec une violence inouïe contre un honnête savant assez terne et nullement provocant : c'est la première *Considération Intempestive* : *David Friedrich Strauss croyant et écrivain*.

Nietzsche s'attaque ici à toute l'Allemagne d'après-guerre ; c'est la lourde et bruyante satisfaction des vainqueurs qu'il veut stigmatiser et avertir : « Une grande victoire est un grand danger... Prenez garde : la victoire abêtit. » De ces vainqueurs, Strauss n'est pas le pire, mais il plaît à Nietzsche de faire de lui le type du « philistin cultivé », paisiblement établi dans son darwinisme, persuadé que la victoire demeure toujours au plus digne. Comment cette glorification de la force serait-elle acceptable à un schopenhauérien ? Nietzsche ne croit même pas à la rigueur inflexible des lois, qui lui semblent des phénomènes très souples d'adaptation ; il refuse au déterminisme l'assentiment de son intelligence ; enfin il ne croit pas à la culture allemande, sinon comme à une possibilité future. Impossible de dire que cette prétendue culture ait vaincu la vieille civilisation des Français. Plein de toutes ces protestations il s'élance contre l'adversaire, le crible de plaisanteries acerbes, qui ne sont pas toujours fines, triomphe sans peine d'un ennemi qui ne se défend pas. Ce qu'il attaque en D. F. Strauss, sans doute c'est l'écrivain médiocre, le penseur timide, mais surtout l'ennemi de Wagner et de Schopenhauer. Or dans cette bataille même il sent vaciller sa propre foi.

Ses notes de 1874 sont d'une extrême sévérité à l'endroit du maître qu'il défend encore publiquement : égoïsme et violence, rancune basse et histrionisme cynique, telles sont les qualités de cet éblouissant rhéteur, de ce comédien entre les comédiens. Est-ce là le prophète, le Messie promis au peuple allemand ? Est-il musicien seulement, avec son goût des effets énormes, des